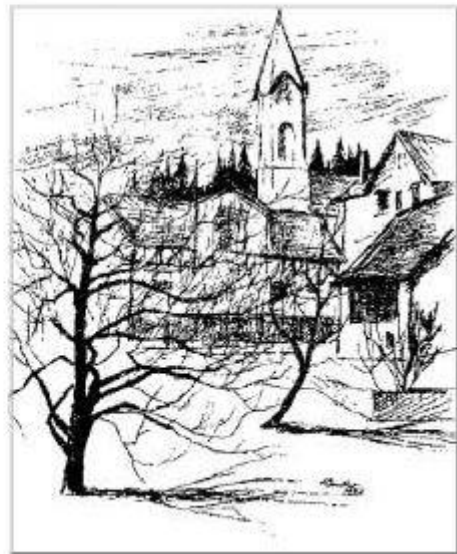


En ce temps-là . . .

Souvenirs d'enfance !

Chronique d'un fils Mathez



De l'Alsace à Genève

Il était une fois à Mulhouse (ville alsacienne rattachée à l'Allemagne de 1871 à 1918) une jeune demoiselle discrète, Marguerite, née le 21 mai 1904.



A 10 ans, elle vient en Suisse avec ses parents, Théophile et Hilda Sordet-Rochat, ses sœurs Hélène et Clothilde, ses frères Jean-Pierre et Philippe.

L'imminence de la guerre 1914-1918 nécessite cette précaution.

Il est nuit quand oncle Jean Sordet à Renens accueille les arrivants. Il a également une grande famille, alors on se serre. Et les jeunes se font la fête, malgré les circonstances.

Il n'y a pas de perspectives de retour. C'est à Genève que l'on trouve à s'installer. Le papa est engagé comme coursier par une banque.

Nous ne savons que peu de choses à propos de Marguerite pendant toutes ces années. Peut-être n'avons-nous pas su faire éclore les souvenirs. On connaît d'elle sa gaîté de caractère, son élégance. Elle cultive l'amitié autour d'elle ; bref, elle est charmante.

Du Jura à Genève

Il était une fois à Tramelan un petit garçon qui sait lire à 4 ans et qui préfère les livres aux jeux en plein air.



Werner naît le 30 avril 1902. Aîné de Paul-Robert et Laure Mathez-Chopard, il a une sœur, Jeanne, et un frère, Fernand. Le papa est horloger avec des fibres paysannes, comme beaucoup de ses concitoyens. Il travaille à la fabrique Record Watch Co., jusqu'à un âge avancé.

La scolarité terminée, Werner fait sans bruit un stage à Kerzers pour apprendre l'allemand. Il devient ensuite employé de commerce après un apprentissage "à la

Record" sous la baguette du directeur sévère et très exigeant.

Diplôme en poche, il tente de trouver un emploi sur place, mais il y a pénurie à cause d'un fort chômage. Et c'est bien loin de son village que débute sa vie professionnelle, dans une petite fabrique de roulettes pour meubles, près de Cologne en Allemagne. La vie n'y est pas facile ; l'inflation multiplie les prix par 100, par 1000, par 10'000, et encore, et encore... La nourriture atteint des prix astronomiques. On se contente du strict minimum, au détriment de la santé.

Soudain, arrive un message de la Suisse. La maman de Monsieur Werner est décédée subitement le 9 novembre 1922. C'est un triste retour au pays. En outre le papa constate que son fils est affaibli par les privations, il ne le laisse pas repartir.



Werner a dans son portefeuille des dizaines, des centaines de millions de marks allemand qu'il n'utilisera plus et deviendront de vulgaires morceaux de papier.

Ayant retrouvé ses moyens, il peut reprendre le travail. Mais le chômage qui dure limite les possibilités sur le plan local. C'est à Genève qu'il trouve un emploi, à la fabrique d'horlogerie Havila Watch, chez M. Contant Houriet qui a des cousins à Tramelan.

Chronique Genevoise

Vivre à Genève, se repérer, s'habituer, établir des contacts, c'est le parcours du combattant. Dans l'assemblée chrétienne comme celle dont il fait partie à Tramelan, il trouve des amis accueillants. Entre autres M. Théophile Sordet qui est très hospitalier. Werner Mathez est reçu cordialement par toute la famille. On fait connaissance, on se revoit de temps à autre. Peu à peu, Marguerite prend de la place dans ses pensées, puis dans son cœur. L'intéressée hésite, le fait attendre, mais la raison finit par l'emporter.

Le mariage a lieu le 27 mai 1927. Les Tramelots se déplacent jusqu'au bout de la Suisse ; nombre d'entre eux n'avaient jamais voyagé si loin. Un charmant séjour à la Côte d'Azur inaugure la vie commune. Le mari est très, très attentionné, même si on ne le remarque pas toujours.

C'est à l'Avenue Gallatin 1 que s'installe le couple, dans un logement spacieux, agréable. La vie s'organise, on peut "voir venir" calmement.

Mais pas très longtemps : il faut à nouveau trouver un emploi.

"En cas de nécessité, vous pouvez vous adresser à nous." C'est ce qu'a suggéré M. Schulte, son patron en Allemagne à "Monsieur Mathez" lors de son départ. Il s'agit de



représenter en Suisse la fabrique de roulettes TENTE (localité où se trouve l'usine). Les accords conclus, la recherche de clients débute à Genève avec deux valises d'échantillons sur une bicyclette. Nous sommes à fin 1927, et cette

représentation durera plus de 40 ans.

En 1928 s'annonce un bébé et le 28 octobre apparaît Jean-Paul et c'est lui qui va continuer la narration de l'histoire.

Genève, première étape

Ma vie toute neuve est aux petits soins de maman, ce que je trouve sans doute très agréables. On m'a parlé de jolies promenades dans une ville peu encombrée et non polluée. Je fais également des cures d'air sur le balcon-galerie qui longe tout l'appartement.

Le 15 juin 1929, cette quiétude est bouleversée par une tragédie. Grand-papa Théophile est renversé par une voiture et meurt sur place. Il a 55 ans. Personne n'a pu oublier ce drame. Monsieur Sordet était très estimé par chacun et l'on m'a dit plusieurs fois que j'avais perdu un grand-papa merveilleux. Je suis sûr que je lui aurais rendu son affection.

Peu à peu je découvre mon environnement : les gens autour de moi, mes jouets. Nous allons en visite chez grand'maman, chez des amis. Les sorties en ville font de moi un vrai citoyen comme l'est ma maman.

Un petit frère, Marc (Marco), arrive le 25 février 1930, futur partenaire de jeux sur la galerie. Pour la promenade nous sommes installés dans une sorte de pousse-pousse "vis-à-vis" d'une conception particulière.



Plus tard nous disposons d'un tricycle à deux places (moi devant et lui derrière), comme on n'en voit plus beaucoup.

Le 30 octobre 1932, Bernard vient au monde et participera bientôt à nos jeux et sottises qui manifestent notre joie de vivre.

Tous ensemble nous faisons des séjours à Tramelan, chez grand-papa qui s'est remarié avec Jenny Rossel. Cette "grand'maman de Tramelan" se dépense sans compter pour nous. A Noël, elle nous envoie une provision de "plots de Tramelan". Ce sont des boîtes d'allumettes bourrées de vieux journaux et recouvertes de papier aux couleurs vives. Ce matériel sert à de nombreux usages ; il a été utilisé jusqu'à la corde.

Papa est assez souvent absent. Ses voyages en chemin de fer le conduisent à travers toute la Suisse. A son retour il est occupé à son bureau et n'a pas trop de temps à nous consacrer. Son tempérament plutôt posé ne l'aide guère non plus à se connecter sur notre longueur d'onde.

Muttenz, en passant

1933... Adieu Genève, bonjour Muttenz ! Que faisons-nous là ? Papa est devenu représentant de TENTE pour la France, la Belgique et la Suisse. Parce qu'il est plus facile de voyager à partir de Bâle, un changement de domicile s'impose.

Le séjour ne dure pas très longtemps. Les complications administratives grandissantes avec l'Allemagne décourage les initiatives. On renonce.

Il ne me reste que peu d'images de cet épisode : une petite maison familiale, le spectacle depuis une passerelle du triage des trains de marchandises à la gare. Et entre nous soit dit : je n'ai pas eu le temps d'apprendre le Baslerdütsch.

N'ayant plus de raisons pour rester à Muttentz, nous attendons une occasion de nous installer ailleurs.¹

Tramelan, nous voici !

L'occasion est offerte par M. Eric Houriet, marié à une cousine Chopard. Il exploite sa petite fabrique de mécanique HORIA et cherche un employé à temps partiel qui connaît bien l'allemand.

Le printemps 1934 nous voit débarquer au village. Papa retrouve son lieu. Maman doit se repérer, s'habituer, établir des contacts, c'est le parcours du combattant. On l'accueille chaleureusement.

Installé d'abord dans un petit logement chez "oncle Eric, nous allons ensuite à la Rue de l'Industrie, chez M. Edmond Etienne. Nous y restons quelques années. C'est là que le 9 janvier 1935, Robert vient agrandir le cercle familial.

Nous revenons ensuite dans la maison d'oncle Eric, au n° 18 de la Rue H.H.Houriet (actuellement rue Virgile Rossel). Papa est près de son travail, la fabrique étant attenante à la maison d'habitation. Il se produit là un événement mémorable : la naissance d'une fille, Janine, le 2 mai 1939.



En 1952, oncle Eric a besoin du logement pour sa fille Hélène. Un dernier déménagement conduit à la Rue des Prés, chez Werner Jobin-Mathez (un autre cousin). C'est aussi l'année de mon mariage, je n'irai donc là qu'en visite.

Maman décède le 20 février 1966 des suites d'un cancer du sein opéré plusieurs années auparavant. L'ossature a été atteinte et va nécessiter une année d'alitement avec une jambe à l'extension. Janine, infirmière, a assuré les soins et le confort de la malade. Papa, qui avait des ennuis cardiaques dans ses dernières années décède subitement le 16 avril 1988.²

¹ Les relations entre la famille Schulté et la nôtre sont devenues très chaleureuses et vont au-delà du domaine du travail. Une, peut-être deux fois, nous sommes invités pour des vacances à Tente et nous y sommes reçus à bras ouverts.

² Le 13 février 2002, Janine est également emportée par un cancer du sein.

Retour en arrière, petit Genevois devient grand

J'ai 5 ans et demi lors de mon arrivée à Tramelan. Mon accent genevois ne passe pas inaperçu, on m'en redemande, paraît-il. Nos manteaux rouges à boutons dorés et nos bérets blancs à Marco et à moi plaisent aux dames !

A la rue de l'Industrie, Marcel et Eddy partagent nos jeux. La rue et les alentours de nos maisons sont à nous. Il y a aussi les choses sérieuses, par exemple l'école. Tout d'abord "l'école Béal" du nom de la dame qui s'occupe de nous et que je trouve très âgée. Petits travaux manuels, chansons et histoires sont au menu de nos activités.



Pour la grande école, je deviens propriétaire d'un sac recouvert de peau de phoque dont je suis fier.

Je reçois une ardoise avec un cadre en bois qu'il faut récurer tous les samedis.

Chaque enseignant/e a sa particularité :

- En première année, Mlle Mathez note dans le carnet de semaine : Jean-Paul rêve en suçant son pouce.
- En deuxième année, Mlle Robert-Tissot signale : Jean-Paul doit soigner son écriture. (et pour cause, je suis plus ou moins gaucher)
- En troisième année, Mme Pellaton ne supporte guère les garçons et nous a à l'œil.
- En quatrième année je suis dans la première volée de M. Stähli qui sort de l'école normale. Je fais partie de ses préférés et mes bulletins fleurissent de bonnes notes.

Puis c'est l'école secondaire, de la cinquième à la huitième année. Il y a cinq professeurs pour les différentes branches. Chacun a son originalité que nous utilisons à notre profit. Mais nous avons également travaillé !

Ma scolarité se termine à Balsthal. J'habite chez un couple de retraités. Entre les heures d'école, je fais les courses, j'aide au jardin, je vais au cimetière arroser les sept tombes qu'entretient Madame, et je ne suis pas sûr d'avoir toujours repéré les bons endroits.

Je m'initie au schwyzerdütsch. J'utilise au mieux mes connaissances et avec les copains d'école on est assez vite dans le bain.

Durant les trois années qui suivent je suis occupé en l'Etude de Me Raoul Benoît, notaire pour devenir employé d'administration.

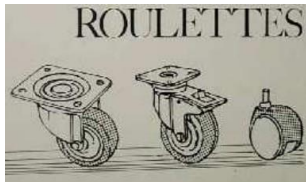


La lourde machine à écrire est une Smith Premier à double clavier (majuscules en haut, minuscules en bas). Les copies de lettres pour les dossiers se font sur une presse à copier, c'est tout un art. Les minutes (actes) sont écrites à la main. Méthodes ancestrales, mais amusantes et sympathiques aujourd'hui.

Ensuite j'entre dans le royaume de l'horlogerie, à la fabrique Paul-Virgile Mathez SA (SABINA). De 1947 à 1957 je suis le commis de service dans une ambiance de famille. Pendant cette période l'industrie horlogère est dopée, on ne produit jamais assez, l'argent se gagne sans peine et se dépense sans compter.



Le commerce de papa se développe également, ainsi que les affaires de la fabrique Horia. La charge devient trop importante. Jessy, fille d'oncle Eric remplace papa, qui s'installe dans d'autres locaux à Tramelan, puis aux Reussilles. A la vente de roulettes s'ajoute celles des cornières Dexion qui a beaucoup de succès.



En 1957, je rejoins papa qui ne peut plus assumer seul son activités. Puis Robert vient renforcer les rangs en 1968. Papa nous remet le commerce en 1973, qui devient WEMAS (WErner Mathez-Sordet). Nous privilégions alors la vente de roulettes, car le secteur cornière est envahi par la concurrence.

Cinq ans plus tard nous revenons à Tramelan, dans un petit immeuble commercial que nous avons acheté.

Enfin, en 1999, Messieurs Lauber continuent l'aventure tandis que nous profitons de la retraite.



Les Mathezsordet

C'est ainsi qu'on nous appelle au village parce que les Mathez y sont nombreux et qu'il faut pouvoir les démêler.

Le quatuor des garçons Mathezsordet est plein d'entrain que nous pouvons mettre en action à la rue HH Houriet. Nous disposons d'un grand espace vert devant la maison, garni d'arbres accueillants, plus une tonnelle, deux pavillons, un reste de cheminée d'usine, une balançoire grandeur XXL. On ne fait pas mieux comme parc d'attactions. Par temps maussades nous pouvons nous replier dans les combles volumineuses de la maison ou dans d'autres coins, selon l'inspiration du moment. Le quartier nous attire aussi. Papa nous a fixé des limites territoriales que nous avons élargies en grandissant.

Le logement est juste suffisant pour sept personnes. Le centre vital c'est la grande chambre (chambre de ménage), où dorment les garçons. La petite sœur a sa chambre à elle où elle soigne attentivement ses poupées, et gare aux intrus ! Après les devoirs et pendant les vacances, cette chambre de ménage peut devenir un atelier avec un founeau à banc désaffecté comme établi. Elle peut être chantier, place de jeux, terrain d'exercice, etc., selon la nature de nos jouets ou de notre humeur du moment. Nos ébats sont parfois assez vifs pour faire vibrer le plafond du logement en-dessous.

Parfois, le soir, quand nous sommes enfin (!) couchés, maman prend le relais pour faire des raccomodages ou de la couture et nous nous endormons au bruit de la machine à coudre.



Les jouets, en plus de ceux que nous fabriquons avec le Meccano ou d'autres moyens ne nous manquent pas. Ils ont été usés, détraqués, maltraités, à mon grand regret aujourd'hui.

C'est également un plaisir d'aller chez grand-maman au Badu. Elle a toujours à nous occuper, à jouer avec nous.

Il y a là aussi toute une armée de soldats que nous déployons dans les deux chambres. Nous sommes toujours invincibles. Et ce qui est important : les quatre heures ne sont jamais oubliés³

A Nouvel An, toute la famille se retrouver chez les grands-parents. Ils font de la place pour recevoir près de 20 personnes. Au menu : choucroute, jambon, palette et lard à gogo, aussi pour les juniors.

L'après-midi les grands jouent au Punta, les gosses se défoulent à qui mieux mieux.



Certains samedis après-midi d'été, grand-papa nous emmène sur la Bise pour "faire des troncs". C'est-à-dire sortir de terre des souches de sapins abbatus. Il faut creuser profondément autour des racines, scier, fendre. Et ce que nous attendons par-dessus tout : faire éclater le bois avec la dynamite. On ne connaissais alors pas les tronçonneuses. Un moment attendu est celui où grand-papa pose les outils et ouvre son sac à dos qui contient... les quatre heures, bien sûr !⁴

³ Les "quatre heures", c'est le goûter

⁴ Cette activité vaut à grand-papa le surnom de "Paul des troncs". Dans son quartier et sa famille c'est aussi "l'oncle Paul".

Le dimanche matin est réservé au culte, à l'école du dimanche. L'après-midi se passe parfois au jardin avec les autres locataires. Les uns se reposent en bavardant. Nous jouons au ballon, au ping-pong, etc.. Et nous avons parfois de la peine à partir en promenade aux Navaux avec les parents. D'autres fois, en compagnie de parents, d'amis, nous allons au bord de la forêt avec des couvertures et l'indispensable goûter. En hiver, c'est un grand événement quand nous sommes invités chez "oncle Arnold" pour voir "des Charlot".

Peu à peu nous abandonnons nos jeux, nos jouets. L'adolescence incite à l'indépendance et nous partons à la découverte de la vie, qui passe entre autres par un apprentissage.

- Employé d'administration pour moi
- Menuisier pour Marco
- Commerçant pour Bernard
- Radio-électricien pour Robert
- Horlogère puis infirmière pour Janine

Aujourd'hui nous ne sommes plus ensemble, mais nous restons les MATHEZSORDET

Les Tramelots



En 1934 on recensait à Tramelan plusieurs centaines de chômeurs complets ou partiels. Les trois quarts des familles du village sont touchées. N'importe quel petit boulot est accepté, même une occupation sur des chantiers (pas facile pour des mains d'horloger". Certaines familles ont à peine le minimum vital pour subsister. L'entraide est générale, depuis les particuliers au niveau communal. Tout le monde se sent concerné.

Papa n'était pas dépendant de l'horlogerie, notre situation est moins difficile, mais les parents doivent néanmoins calculer de près. De ce fait je n'étais pas vraiment conscient de la situation tout en côtoyant les nombreux chômeurs dans la rue ou stationnant sous la terrasse de la boucherie Vuille les jours de pluie.

La mobilisation en septembre 1939 ne simplifie rien. Au chômage s'ajoute l'absence au service militaire et de l'anxiété à certains moments. C'est après les hostilités en 1945 que les fabriques et ateliers retrouvent petit à petit leurs activités.

Et pendant ce temps-là le village garde son identité, sa façon de vivre.

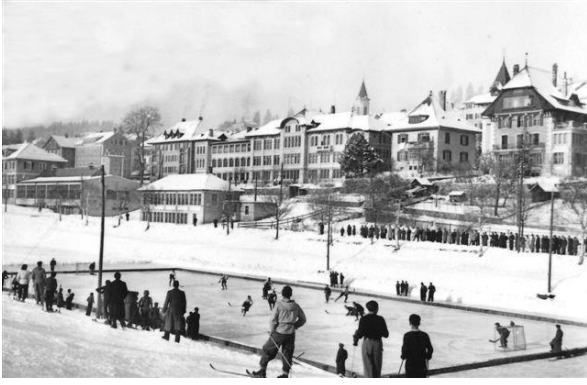
- Chaque matin des agriculteurs descendent des environs et apportent le lait et le beurre à leurs clientes et fon un brin de causette. Avec la création de la Société de laiterie, se service disparaît.
- Monsieur Piquerez sillonne les rues avec une camionnette pour approvisionner les ménagères en fruits et légumes devant leur domicile. Un bon moyen pour échanger des nouvelles.
- On va à la Copé du Temple, à la Copé du Badu, à la Copé des tissus, à la Copé des chaussures. Les petits commerce sont des grandes surfaces en miniature : on y trouve de tout. Le pharmacien Voumard prépare lui même les potions et les pommades selon les recettes du médecin

- Quand Jean-Jean des parapluies agite sa cloche de crieur public on tend l'oreille. Il annonce un film au cinéma, une soirée de société, un match de hockey. Il déclame de la publicité pour le marchand de poissons sur la Place du marché et communique les avis officiels, par exemple l'interdiction de laisser vagabonder les poules après le 16 avril. Jean-Jean avait par ailleurs toujours quelques bonbons pour offrir aux gamins qui passaient vers lui.



- Le journal local "Le Progrès" paraît les mardi, jeudi et samedi. Il est porté à domicile par des écoliers qui s'empressent d'aller à l'imprimerie au sortir des classes chercher leur brassée de journaux pour les distribuer avant le dîner.⁵
- Samedi, c'est le ramassage des ordures. Les poubelles sont vidées dans un char à ciel ouvert et déversées ensuite dans la décharge communale. On y trouve de tout, ce qui fait le bonheur de certains qui vont y chercher des pièces pour réparer leur vélo, ou du matériel de bricolage. Le recyclage existait déjà !
- Dans bien des ménages, on faisait la "grande lessive" tous les 2-3 mois. Tôt le matin on commence à chauffer de grandes quantités d'eau. Une partie devient le lissu dans lequel on cuit le linge. Avec l'autre partie on procède au rinçage dans un grand cuveau en bois. Puis un passage dans un bassin rempli d'eau froide.
- La foire a lieu chaque mois. Les paysans sont à leurs affaires au champ de foire, nous parcourons la Grand'rue le long des bancs. Les jouets et les bonbons retiennent notre attention. Il s'agit d'utiliser au mieux les 20 ou 50 centimes que nous recevons pour l'occasion. Nous nous arrêtons aussi devant l'étalage du "billigen Jakob" qui offre des lots de marchandises pour presque rien. Et nous attendons le moment où il discute avec sa poupée qui le traite de fou.
- L'automne n'est pas terminé que la neige apparaît et peut rester jusqu'en mars. Les routes sont ouvertes avec le grand triangle communal en bois, tiré par 4 chevaux. Il faut aussi 3 à 4 hommes solides pour guider l'engin.

⁵ En Suisse, le dîner est le repas de midi, le souper celui du soir



Les tas de neige deviennent cabanes et fortins. Nous sortons nos luges, nos skis en bois, nos patins "arrache talons" qui se fixent par des griffes contre les semelles. Les pistes se préparent sur les champs en pente. Pour patiner nous allons à "la Pati". L'entrée coûte 20 centimes, un verre de thé chaud aussi 20 centimes.

Quelques semaines avant Noël, trois vitrines du magasin "Au Louvre" sont consacrées aux jouets.

Tout le jour, filles et garçons de tous âges rêvent devant ces merveilles, parmi lesquels circule un train électrique américain fabuleux.

Tout était simple, on se contentait de peu, compensé par beaucoup de petits bonheurs à déguster qui nous laissaient chaque fois un goût de reviens-y !

Des années autrement

1939-1945, comme une parenthèse

J'ai 11 ans quand les hostilités commencent. Je suis, à 11 ans, pas tout à fait conscient de la gravité de ce qui se passe outre-frontière. Ça se produira plus tard. Et aujourd'hui il y a encore pour moi l'avant guerre et l'après guerre qui sont des étapes bien marquées. Et je garde en mémoire quelques faits de cette parenthèse.

Début septembre 1939. Papa est en Allemagne. Depuis quelques jours nous n'avons plus de nouvelles. Le trafic ferroviaire est perturbé. Attente, anxiété... un dimanche matin, téléphone : "Je suis à Vallorbe, j'ai fait le détour par Paris." Ouf ! Merci.

Mobilisation générale. Les soldats envahissent la chambre à lessive de la maison qui devient cuisine militaire. Nous bénéficions des surplus : cacao chaud le matin, soupe copieuse à midi, reste de pain, parfois du fromage, etc.

A un certain moment on peut craindre une évacuation. Dans le réduit il y a pour chacun de nous un sac à dos prêt à être garni de l'indispensable.

Du 17 au 19 juin 1940 des milliers de soldats de l'armée française et de civils arrivent à la frontière de Goumois et sont déplacés vers l'intérieur. Ils défilent à Tramelan jour et nuit. Une grande tristesse accompagne ces malheureux. Des soldats pleurent, d'autres sont plus ou moins hagards. Les civils, hommes, femmes, enfants font peine à voir : et si c'était nous ? Le rapport d'un officier mentionne qu'un couple est arrivé avec un bébé sans vie dans les bras. Maintenant encore je revois et j'entends cette misère qui passe.



Maman jongle avec les tickets de rationnement. Les ersatz font partie des achats : la saccharine, la poudre d'œufs, le chocolat fourré aux figues, etc.

Grand-papa est un marcheur entraîné qui connaît beaucoup de fermes dans les environs. Il rentre souvent avec dans son sac quelques "suppléments" à l'intention de nos familles.

Le plan Whalen oblige : nous cultivons des pommes de terre dans le champ de grand-papa. Nous devons aider aux travaux de culture certains samedis après-midi – mince alors ! – Nous avons encavé jusqu'à 1200 kg de patates pour un hiver.

Durant un certain temps tante Clothilde et ses deux filles Andrée et Mireille qui habitent Audincour séjournent chez nous, grâce à un permis spécial. On se serre, on se frotte les uns aux autres. Nous aimons taquiner nos cousines.

Les hostilités terminées, il faut des années pour reconstruire les pays dévastés et tout remettre en route. En 1952 papa envoyait encore à Tente des paquets de secours contenant du sucre, du café, du chocolat (pour l'amitié). En Suisse, l'économie se refait

une santé. Les mentalités, les habitudes s'adaptent facilement à la nouvelle prospérité. Notre village se développe, se modernise.

Adieu les foires, les triangles en bois, les petits magasins.

... c'était en ce temps-là !

Jean-Paul Mathez

Pour ne pas oublier

Ce texte à été écrit par mon papa, Jean-Paul Mathez au début des années 2000. Il n'avait pas d'ordinateur et a tout écrit sur sa machine à écrire électrique. Puis il en a fait quelques tirages sur la photocopieuse de son bureau et en a fait quelques exemplaires au format A5 reliés en brochures.

En 2022 il ne reste à ma connaissance que les deux exemplaires originaux que je possède et j'ai le plaisir de pouvoir proposer l'intégrale du texte original écrit par mon papa.

Par cet écrit, je désire que les souvenirs familiaux et ceux du village de mon enfance reste en mémoire de tous.

Pierre Mathez

Paul-Robert Mathez

Werner Mathez



Jean-Paul Mathez

Pierre Mathez

